

## Le Poste des Mines – par Gilda Piguet-Benoit, Longirod

Presque au faite du Risoud, cette forêt naturelle qui séparait naguère l'Helvétie de la Séquanie, se trouve encore une maison assez ancienne toute recouverte de tavillons de bois portant l'inscription « GENDARMERIE ». Le Poste des Mines ainsi nommé n'eut plus de gardien depuis 1900 si l'on s'en réfère à la photocopie que voilà.

On peut s'y rendre par le carrefour au sud du village du Solliat, chemin conduisant à la Capitaine, puis à la Tournante, puis à la Marocaine, puis au Poste des Mines en prenant toujours à droite. Dans les derniers virages, il arrive que l'on voie un peu le lac de Joux lorsque les arbres sont défeuillés.

La photocopie nous permet de constater quelques aspects par rapport à ce qu'il en est actuellement. Grange et abri d'entrée ont disparu. Une fenêtre a été ouverte au sud et d'autres surbaissées. Cependant sont encore intacts le four à pain, le plafond suieux, un soupçon de vaisselier et l'évier taillé dans la pierre d'où les lavures d'écoulaient par un chante fleur, aussi en pierre naturelle, en direction du côté du pré nord. Dans celui-ci croît chaque printemps une plante verte qui embaume et fait notre admiration entière : l'anis vert. Ses fleurs en bouquets d'un blanc cassé surmontent les tiges garnies de feuilles toutes denturées comme de l'horlogerie fine d'un temps révolu.

A l'est du poste se trouve le jardin qui a disparu et laissé à la forêt le droit de s'étendre. De là, tout près, on emprunte le Chemin du Gendarme, aussi des Gendarmes, lequel raccorde le Bas du Risoud, puis les Baraques<sup>1</sup>, les Têpes ou le Levant sur le Lieu.

Au sud du poste se trouve une jolie clairière abandonné où l'on peut parfois surprendre, moyennant une faible neigée, les lièvres dansant leur farandole sous la lune pleine. L'arrivée d'une voiture les déloge certes, mais on a tout loisir d'admirer leurs traces en cercles multiples.

A l'ouest du poste, le mur de pierre très ancien, celui de la frontière franco-suisse. Dans un angle de mur, légèrement au sud, on peut repérer les restes d'une exploitation des mines de fer exploitées lointainement puis délaissées. Les chômeurs de la crise 1921 allaient casser la croûte au poste lorsqu'ils faisaient les travaux que les deux communes leur octroyaient dans la dite forêt.

En 1870 la France était en guerre avec l'Allemagne. Henri Joseph Benoit, était alors le gardien. Depuis combien d'années l'était-il, c'est la question que je me pose. C'est en souvenir de cet arrière-grand-père que j'ai eu l'idée de reproduire quelques images anciennes et révéler quelques souvenirs authentiques contés par des hommes disparus mais qui l'avaient bien connu et aussi aimé.

---

<sup>1</sup> Il y a aussi un lieu dit Les Baraques de l'autre côté de la frontière, sur France. A ne pas confondre.

Il naquit sur le Crêt-Orient, d'un père portant même prénom et nom de famille, son aïeul paternel de la Tannaz, près du Solliat. Né en 1824, il mourut en 1894, d'une érépipèle au visage.

Le 2 février 1971, par un temps d'hiver assez doux, y avait-il le gardien aux Mines ou non, toujours est-il que les Bourbakis en déroute ont franchi la frontière et déferlé par l'ancienne route à Tivoli, dans le pré du carrefour. Le bruit d'armes a alerté la faible population d'alors, et nombreux furent ceux qui les désarmèrent, les logèrent et les hébergèrent jusqu'au grand rassemblement pour leur mère-patrie. De cet événement nous est resté la tombe du soldat inconnu vers la Thomassette, pour lequel inconnu une fille du Campe, Mélanie Meylan, a laissé un très touchant poème.

Henri Joseph Benoit, gardien aux Mines, faisait son pain, avait sa chèvre pour le lait et soignait ses pélardons, récoltait son fourrage et l'enrangeait. Il allait jusqu'à Tivoli pour le bouc. Silhouette du gardien, portrait retracé de mon beau-père : hautement carraqué, pantalons rouges couleur de la garance, rouillère bleue, béguine blanche, belle et grande barbe, personnage qui, sous une mante ou pèlerine, guettait les suiveurs dans les intempéries. Il avait, au dire d'un de ses neveux, Albert chez Charlot, fils de sa sœur, une si magnifique voix de ténor qu'elle faisait envie à tous les jeunes gens.

Son métier à domicile était « blanquier », spécialisé sur les arbres de barillets pour la maison Piguet & Frères de Chez-Villars, laquelle a fait faillite par la suite.

Henri Joseph Benoit à ses heures fut bon puisatier. Il a construit de nombreux puits. Et dans une année d'effroyable sécheresse, vers la fin de sa vie, il fit son dernier dans une cuvette située entre le bourg de Goenroux et la route forestière qui mène au Bois à Ban. Son petit-fils, âgé de 10 à 11 ans, l'avait assisté et gardé un vivant souvenir. Lorsque l'eau courante fut amenée, ce puits fut comblé et désormais ignoré.

A ses heures de loisirs il était bon menuisier et ébéniste. C'est ainsi qu'avant le sinistre de Groenroux où il s'était marié et avait vécu, on pouvait admirer une fort belle montée d'escalier toute de bois, dont la paroi, jusqu'à hauteur de main-courante, était faite de torsades foncées tordues et recouvertes de feuilles de vigne et de grappes de raisin. On en restait perplexe et confus. Un si bel artisan, je n'avais vu cela qu'en Archèche, en l'église d'Aubenas, sur tout le fond du chœur. Il était donc bien de sa race, celle des camisards vaincus arrivés au XVIIIe siècle et devenus bourgeois du Chenit. Mais une bourgeoisie quelconque jamais n'efface une race !

Lorsque Henri Joseph Benoit se rendait au poste des Mines, il avait un trajet en raccourci. Il partait donc des rives de Goenroux avec armes et bagages, c'est le cas de le dire, il traversait le lac, débarquait au Chemin du Ministre, traversait Le Lieu, montait au Levant puis raccordait les Baraques et le Chemin du Gendarme. Au retour même trajet en sens inverse.

Il avait épousé en Groenroux Louise RoCHAT qui elle desservait toute la Vallée comme sage-femme. Elle se déplaçait à pied ou en char selon les cas, et un accouchement se payait 5.-

Ils eurent 6 enfants.

En Groenroux il ne reste de cette famille que les enfants Rossel, lesquels, habitant Genève, ont reconstruit la maison sinistrée en septembre 1973 et y viennent passer tous leurs congés. Ajoutons-y la soussignée, la cousine de ceux-ci.

La Tannaz, 1980, Gilda Piguët-Benoit